

ner une ère glorieuse pour la musique française ! Puisse le génie créateur de notre nation produire encore des chefs d'œuvre immortels sous l'influence de ces belles paroles qui ont inauguré le nouveau règne L'EMPIRE, C'EST LA PAIX !

FIN

UNE VISITE A.....TOM-POUCE.

La scène représente un provincial français extrêmement naïf, qui se dit grand amateur de musique, et, à ce titre, se désespère de n'avoir pu assister aux soirées données par le nain Tom-Pouce. Il sait que ce phénomène lilliputien a fait les délices de la capitale française pendant un nombre de mois indéterminé; il a entrepris le voyage de Paris uniquement pour admirer le petit général qu'on dit si spirituel, si gracieux, si galant, et le malheur veut que les représentations de ce prodige soient en ce moment interrompues. Comment faire ? Une lettre de recommandation dont notre provincial est pourvue lui ouvre le salon d'un artiste célèbre par son talent de mystification. A l'énoncé de la déconvenue de l'admirateur de Tom Pouce, l'artiste lui répond. En effet, Monsieur, je conçois que pour un ami des arts tel que vous, ce soit un cruel désappointement. Vous venez de Quimper je crois ?

—De Quimper-Corentin, monsieur

—Faire sans fruit un pareil voyage

—Ah ! attendez ! il me vient une idée, Tom Pouce, à la vérité, ne donne plus de représentations, mais il est à Paris, et parbleu, allez le voir, c'est un gentilhomme il vous recevra à merveille.

—Oh ! monsieur, que ne vous devrai-je pas, si je puis parvenir jusqu'à lui ! j'aime tant la musique !

—Oui ! il ne chante pas mal. Voici son adresse rue Saint Lazare, au coin de la rue de La Rochefoucauld une longue avenue ; au fond, la maison où Tom-Pouce respire, c'est un séjour sacré qu'habitèrent successivement Talma, mademoiselle Mars, mademoiselle Duchesnois, Horace Vernet, Thalberg, et que Tom-Pouce partage maintenant avec le célèbre pianiste. Ne dites rien au concierge, montez jusqu'au bout de l'avenue, et suivant le précepte de l'Evangile, frappez et l'on vous ouvrira.

Ah ! monsieur, j'y cours, je crois le voir, je crois déjà l'entendre. J'en suis tout ému. C'est que vous n'avez pas d'idée de ma passion pour la musique.

Voilà l'amateur pantelant qui court à l'adresse indiquée, il monte, il frappe d'une main tremblante, un colosse vient lui ouvrir. Le hasard veut que Lablache, qui habite avec son gendre Thalberg, sorte à l'instant même.

—Qui demandez-vous monsieur, dit à l'étranger l'illustre chanteur ?

—Je demande le général Tom-Pouce.

—C'est moi, monsieur, réplique Lablache avec un foudroyant aplomb et de sa voix la plus formidable.

—Mais comment on m'avait dit que le général n'était pas plus haut que mon genou, et que sa voix charmante ressemblait à celle des cigales. Je ne reconnais pas.

Vous ne reconnaissez pas Tom-Pouce ? c'est pourtant moi, monsieur, qui ai l'honneur d'être cet artiste fameux. Ma taille et ma voix sont bien ce qu'on vous a dit, elles sont ainsi en public, mais vous comprenez que quand je suis chez moi je me mets à mon aise.

Là-dessus, Lablache de s'éloigner majestueusement, et l'amateur de rester ébahi, rouge d'orgueil et de joie d'avoir vu le général en particulier et dans son entier développement.

UN CORRESPONDANT DE QUEBEC.

PLAISANTERIES.

* * UN STRADIVARIUS — Un jour, au café, un monsieur qui se trouvait à la même table que Vieuxtemps, l'engage à le favoriser d'une visite. Il avait chez lui un superbe stradivarius et il croyait faire plaisir à M. Vieuxtemps en lui offrant de le venir voir.

Vieuxtemps accepte et suit le monsieur au Stradivarius chez lui—au fin fond du faubourg de Cologne.

Une fois dans la place, le monsieur conduit l'éminent artiste devant un vieux tableau enfumé, une nature morte de l'école hollandaise—du reste assez mal conservé..

—Eh bien ! Comment trouvez-vous ça ?

—C'est très-joli, fait Vieuxtemps, un peu abîmé, mais très-joli. Voyons l'instrument à présent.

—Quel instrument ?

—Mais le Stradivarius.

—Comment, le stradivarius ? Le voilà !

Le brave collectionneur n'avait pas le moindre violon de Stradivarius. Mais le tableau était signé par un honnyme du fameux luthier de Crémone !

On voit d'ici la tête de Vieuxtemps.

* * UN SOUVENIR A ROSSINI — Rossini n'était pas seulement un compositeur de musique, c'était aussi un homme d'infiniment d'esprit, enveloppant de formes aimables une nature mordante et caustique.

Exemple

Un débutant lui expédiait tout un colis de romances. Rossini écrit à l'auteur pour le remercier avant même d'avoir lu sa musique—Mesure de prudence—Qui sait s'il aurait pu le remercier après ?

Ce n'est encore rien. En tête de sa lettre d'actions de grâces, le maestro a mis cette suscription étonnante

A Mons^{eur} X, mon égal en musique,

—Diable ! dit quelqu'un qui se trouvait là,—des remerciements, c'était beau, mais cette suscription là, c'est fort ?

Rossini, doucement.—Mais non, puisque je ne fais plus rien !

* * Rossini mettait encore plus d'esprit dans l'expression de ses désirs. Tandis qu'on répétait *Guillaume Tell*, une flûte, nommée Dacosta, s'entêtait à *gémir* un *fa* dièze au lieu d'un *fa* naturel. Le maître, ne sachant comment corriger le faussaire, descendit à l'orchestre et lui offrit une prise.

—Quel honneur ! s'écria Dacosta, en rougissant d'aise.

—Prenez, prenez, fit Rossini, avec un sourire, c'est du tabac naturel. A propos, faites-moi donc un *fa* comme mon tabac, vous m'obligerez.

* * Une jeune dame en grand deuil, agenouillée sur une tombe au Père Lachaise se mit à chanter l'air "Casta diva" avec un sentiment des plus mélancoliques.

Un promeneur qui se trouvait tout auprès écoute et s'assure si ses oreilles ne l'ont pas trompé. La jeune dame l'aperçoit et voyant sa surprise, lui dit : Vous êtes sans doute étonné de m'entendre chanter *Noi ma* en pareil lieu, c'est ma mère qui est ici couchée elle m'aimait beaucoup dans l'opéra de Bellini, et je viens tous les jours lui chanter son air favori.

* * Un naturaliste allemand a noté le chant du rossignol par "Zozozozozozozozo—Zirrhading—Hezezezezezezeze—conar he dzo ho—Hi gai gai gai gai gai gai gai gai—coricor dzio dzio pi." Celui de nos lecteurs dit le "Musical World" qui voudra imiter l'oiseau mélodieux de la nuit, n'aura qu'à régler son chant comme ci-dessus.

DECES.

—En cette ville le 9 courant à l'âge de 7 mois et 8 jours, Joseph Alphonse Philippe enfant de J. N. Miller Ec. professeur à l'academie commerciale catholique.

—En cette ville, le 17 courant chez son oncle, M. J. A. I. Craig, à l'âge de 19 ans, 7 mois et 14 jours, Paul Georges Craig, fils de feu J. P. Craig. Les funérailles ont eu lieu à l'église St. Joseph, mercredi, le 19 courant, au milieu d'un grand concours de parents et d'amis.